

EXCURSION
DE LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE
dans la Vallée de l'Aisne
LE 11 MAI 1911 ⁽¹⁾

Je n'espère pas vous rendre les agréables impressions que vous avez certainement rapportées de notre dernière excursion dans la vallée de l'Aisne. Pour reproduire des monuments, la plume n'a pas les ressources du crayon, les descriptions les plus savantes et les plus minutieuses ne donnent guère leur physionomie, et la mémoire surchargée de mots savants en garde rarement une image exacte. Je me bornerai donc à quelques indications sommaires. Ce sera comme une charpente grossière, à peine équarrie, que chacun recouvrira avec ses souvenirs, au gré de ses préférences personnelles.

Le chemin de fer nous dépose à Fontenoy-Ambleny, d'où les voitures, préparées par l'obligeant Raymond Chevallier, nous conduisent rapidement au village d'Ambleny. Nous étions dix-sept au départ et nous nous retrouvons dix-huit à l'arrivée, à la grande

(1) Compte rendu présenté à la séance du 19 mai 1911.

satisfaction de tous, ayant recruté en cours de route notre collègue M. Pirino, ancien député de l'Aisne, conseiller général du canton de Vic.

L'arrivée à Ambleny, devant l'église surmontée d'un beau clocher en bâtière, met tout le monde en grande ardeur archéologique et l'on se presse autour de l'ami Bernard, architecte des monuments historiques. Que n'est-il encore à ma place pour vous détailler les beautés de ces lignes fermes et élégantes, les remarquables percements ouverts dans les deux pignons de ce clocher si bien campé au-dessus du carré du transept. Il vous citerait d'autres exemples de ce type fréquent dans le Soissonnais, entre lesquels celui-ci reste un des meilleurs spécimens. Chacun s'ingénie à signaler quelque particularité curieuse, comme cette croix en forme de roue, au sommet du pignon du transept nord, simple ornement, du reste, qu'il ne faut pas confondre avec les roues de fortune.

A l'intérieur, les colonnes trapues, qui réunissent sur leurs chapiteaux les colonnettes supportant les différents arcs des voûtes, continuent cette impression de simplicité et de force donnée par l'extérieur. Seuls les deux piliers voisins du portail sont d'une grosseur déconcertante, puisqu'ils n'ont jamais eu de clocher à soutenir. Faut-il attribuer leur développement anormal à quelque fléchissement dans le portail? C'est ce qu'on ne saurait dire. Une visite dans la crypte ne nous fournit pas non plus d'indications précises; ce n'est qu'une sorte de cave d'un accès difficile, et

ils ont été mieux inspirés ceux d'entre nous qui sont restés à admirer l'autel en marbre, en forme de tombeau. Que les puristes ne s'indignent pas. Un autel du xviii^e siècle dans une église du xii^e n'est pas un anachronisme, comme celui trop fréquent qui place dans une église du xv^e siècle un autel d'un pseudo xiii^e. Il n'y a pas ici anachronisme, mais évolution, fâcheuse peut-être au point de vue de l'art, en tout cas respectable comme le témoignage d'un zèle persistant à décorer l'église.

Dans la nef un fragment de pierre tombale pique notre curiosité plus qu'il ne saurait exercer utilement notre patience. Toute inscription a disparu et au-dessous d'une riche architecture du xiv^e siècle, une tête apparaît si expressive, d'un faire si naturaliste, qu'on la reporte volontiers à une date plus récente.

En face du portail de l'église, sur une légère élévation se dresse un donjon. La distance est faible, trop considérable cependant pour qu'il ait pu communiquer par une passerelle avec l'église et dans quel but, puisque celle-ci n'a jamais été fortifiée.

Trop souvent on se contente de contempler cette masse élégante et fière, sorte de grosse tour carrée aux angles formés de tours engagées, percée de fenêtres trop larges pour n'avoir pas été agrandies postérieurement. Il faut convenir que l'avoué des chanoines de Soissons avait là une forteresse qui pouvait le rendre redoutable même à ceux dont il devait défendre les intérêts. Bosquiaux, le défenseur de Compiègne, Flavy, son terrible gouverneur, ont

occupé ce donjon, que Humières prit le 14 juin 1589 et qui fut sans doute démantelé comme Pierrefonds par Richelieu. Mais laissons ces souvenirs, puisque, grâce à M. Firino, nous voici entrés au centre de la place, mieux en situation pour l'examiner. Ce n'est pas un carré. Les murs qui relient les quatre tours ont dans un sens 3^m30 et 3^m03, dans l'autre 2^m48 et 2^m06⁽¹⁾. Ils sont percés de meurtrières si étroites et non ébrasées, qu'elles ne pouvaient qu'aérer et non éclairer l'étage où nous sommes, sorte de sous-sol servant de magasin. Il n'était pas voûté, mais la place excentrique du puits laisse supposer qu'il y avait au centre de la salle un pilier supportant le plancher du premier étage. A cette hauteur ouvraient les deux portes qui communiquaient avec le dehors par de légères passerelles jetées sur les fossés et faciles à supprimer en cas de siège. Au-dessus un second étage était également séparé par un plancher et relié par des escaliers noyés dans l'épaisseur des murs.

D'après M. Lefèvre-Pontalis, l'absence de voûtes d'ogives et la persistance de l'arc en plein-cintre doivent faire remonter cette construction au milieu du règne de Philippe-Auguste. Elle est d'autant plus intéressante qu'on connaît peu d'exemples de ces donjons *quadrilobés* dont le plan fut sans doute dicté aux ingénieurs du XII^e siècle par la nécessité du flanquement.

Les voitures ont bientôt fait de nous con-

(1) LEFÈVRE-PONTALIS, *Bull. monumental* de 1910, p. 71.

duire à Ressons-le-Long. A la première impression, cette église romane ne frappe pas comme celle d'Ambleny ; elle a cependant des parties intéressantes, notamment un chœur voûté en berceau et terminé carrément à la façon des édifices cisterciens, alors que presque partout a prévalu l'abside en cul-de-four. A l'extérieur, la fenêtre de ce chœur était ornée d'une archivolté dont la trace est encore visible. Aurait-elle été sapée pour placer un calvaire au chevet de l'église ?

Ne cherchons pas si loin, quand l'heure du déjeuner approche et hâtons-nous de regagner Vic, où nous allons retrouver de nouveaux amis : M. Mareuse, venu tout exprès de Paris, et le comte Jacques de Bréda, parti de Compiègne en auto, mais un peu en retard. Pour avoir dédaigné nos modestes chevaux, nous lui conseillerons de méditer la fable *du Lièvre et de la Tortue*. Grâce à cet agréable renfort, nous atteignons le chiffre peu ordinaire de vingt excursionnistes, et cependant malgré le vieux proverbe :

Tarde venientibus ossa,

l'hôte du Lion-d'Or offre, aux retardataires, autre chose que des os.

Ce bourg de Vic a eu jadis une grande importance pour les Compiégnois, notamment pendant les guerres de la Ligue. Son château, aux mains d'un capitaine sûr et énergique, les garantissait contre les Ligueurs de Soissons. Aussi, dès le 14 juin 1589, Humières s'en était emparé ; mais, le 25 octobre suivant, le capitaine qu'il y avait

placé, Chefdeville, dut capituler. Malgré les deux cents écus promis pour sa rançon, il fut pendu avec quatre des siens. Humières ne tardera pas à le venger ; le 14 février 1590, il est de nouveau maître de Vic après avoir lancé plus de 300 boulets sur le château. Deux canonniers qui l'ont défendu sont pendus, et les frères de Quieret, principaux artisans de la mort de Chefdeville, vont partager leur sort à plus juste titre. Déjà ils ont le pied sur l'échelle, quand ils obtiennent la vie sauve grâce à Louis de Mailly, seigneur de Rumesnil, oncle de madame de Humières. Le nouveau capitaine la Fortune ne justifia guère son nom. Incapable de défendre ce château éventré par les boulets, il fut fait prisonnier et conduit à Soissons et le bruit se répandit que les ligueurs, conscients de ne pouvoir garder leur conquête, avaient tout détruit. J'ai toujours pensé qu'il y avait là une forte exagération, puisqu'en janvier 1595, Henri IV recommandait à Humières d'occuper Vic fortement afin de tenir Soissons en respect. Maintenant, je n'en pouvais plus douter en contemplant le donjon toujours debout, si fier et si pittoresque.

A vrai dire, ses blessures ont été cruelles, et plus encore peut-être les pansements qu'il a subis, si bien qu'on ne saurait lui donner un âge précis. Qui s'en inquiète parmi les visiteurs attirés par les nombreux objets d'art, surtout par les bois sculptés qu'y a réunis M. Roze de Villereau ? Ceux qui veulent pousser leur investigation jusqu'aux étages supérieurs, non encore restaurés, n'en reviennent pas mieux édifiés

sur le caractère primitif de cette construction.

En dehors du donjon, il ne reste de l'ancien château qu'un pan de mur garni de beaux mâchicoulis et une tour fortement remaniée, située au bout d'une longue bâtisse sans style du xviii^e siècle. Mais quel émerveillement quand on pénètre à l'intérieur, comme on se sent chez un érudit et un collectionneur émérite ! Grâce à l'extrême obligeance du vicomte de Reiset, nous avons pu parcourir cette longue enfilade de salons au rez-de-chaussée, et au premier étage cette galerie de musée sur laquelle ouvrent des chambres non moins garnies d'objets d'art. De toutes ces merveilles nous ne pouvons emporter qu'un souvenir forcément confus : salle à manger aux gracieuses boiseries Louis XV avec une belle cheminée surmontée du buste de Marie-Antoinette, salle de marbre au poêle orné d'un groupe d'enfants au pied d'un palmier, salon rouge encombré de vitrines, chambre et cabinet du cardinal de Bernis, chambre de la duchesse de Berry..., partout des tableaux, des portraits, des objets d'art, une collection de cartes à jouer à rendre jaloux M. d'Allemagne, des éventails de quoi garnir tout un cabinet, surtout une collection de précieux souvenirs qui trahissent les goûts de l'écrivain et font de sa demeure le sanctuaire de la fidélité. De la duchesse de Berry, il n'a pas seulement réuni de nombreux portraits et des aquarelles de sa main, mais encore les menus objets qui lui ont servi, depuis ses gants jusqu'à son mignon soulier de satin.

Pour continuer cette évocation du passé, le parc est dessiné à la française ; de blanches statues, un petit temple attendant sous la charmille des dames en panier... heureusement qu'il n'y a parmi nous ni jupeculotte ni entravée...!

L'église est proche, mais quel chemin parcouru en si peu de temps : du XVIII^e siècle nous revenons à une église romane coiffée d'un clocher Renaissance sur le carré du transept. L'architecte s'est-il inspiré de celui d'Ambleny, c'est possible, en tout cas son œuvre n'a pas le charme primitif. Mieux vaut nous arrêter devant le portail roman avec son gable puissant et sa belle fenêtre à voussure redentée.

L'orage qui grondait d'une façon inquiétante semble se calmer et nous jouissons du joli chemin qui nous conduit à Saint-Christophe-à-Berry. Après la longue station faite au château de Vic, il ne faut pas s'attarder dans cette église amputée de ses collatéraux et déshonorée par son clocher.

Nous rentrons dans le département de l'Oise à Autrêches où nous retrouvons le type si fréquent des églises du XVI^e siècle, dans un de ses meilleurs échantillons. Sa flèche à jour, garnie de crochets sur les rempants, est justement célèbre. Mais pourquoi l'attribuer encore aux Anglais ? Ont-ils jamais rien fait de pareil chez eux, et au XVI^e siècle en France que possédaient-ils en dehors de Calais ? Il est plus juste de rappeler le souvenir de Saint-Jean-des-Vignes de Soissons. A l'angle nord du portail, une jolie niche surmontée d'un pinacle Renaissance partage avec la flèche l'atten-

tion charmée des visiteurs, qui voulant entrer dans l'église s'arrêtent devant une grande pierre tombale. Trop de passants, hélas ! l'ont foulé avant nous, et l'on ne peut en tirer d'autre renseignement certain que la qualité du personnage : gentilhomme du duc d'Alençon, frère du roi Charles IX, mort par conséquent avant 1574. Découragés par cet indéchiffrable rébus, les archéologues se dédommagent en soulevant les voiles qui recouvrent un charmant tabernacle du xviii^e, d'autres descendent dans la crypte qui a conservé ses autels, enfin nos photographes braquent leurs objectifs sur un beau lutrin en bois formé de deux aigles affrontés supportant deux pupitres.

L'église de Bitry est la dernière station inscrite au programme. Sa flèche en pierre, non ajourée, d'aspect plus sévère que celle d'Autrèches et de date plus ancienne, est moins vantée ; elle me semble plus belle, plus ferme de lignes, d'aspect plus noble. Vainement épuiserais-je les adjectifs. Ce sont des qualités qu'on sent et qu'on n'exprime pas. Passons et faisons le tour de l'église. Au transept nord deux contreforts attirent notre attention. Fort judicieusement, M. Bernard explique que le plus ancien est construit en pierres posées sans joints visibles, presque sans mortier, tandis que l'autre a des joints normaux. A l'époque du premier se rapporte une ouverture aveuglée située presque au ras du sol, qui doit dater de la fin du xi^e siècle. Ce vénérable témoin faisait partie d'une construction encore visible à l'intérieur de l'église, mais dont il serait bien difficile de déterminer le

plan primitif. Du côté opposé, au transept sud une petite porte aveuglée a conservé des ornements Renaissance d'une telle finesse qu'on se croirait transporté sur les bords de la Loire.

Nous ne devons aller à Attichy que pour y retrouver le train de Compiègne, mais peut-on faire passer des archéologues devant une église sans les y laisser entrer ? Celle-ci a été bien abîmée et n'a plus grande valeur ; de plus, elle est déplorablement sombre. Nous y découvrons cependant une Vierge en bois d'une noble attitude et un portrait d'homme, de l'époque Louis XIII, qu'on dit être celui du fondateur de la chapelle Sainte-Croix d'Offémont. Au jugement de deux artistes, Pierre Lagarde et Alphonse Humbert, cette peinture fort endommagée ne serait pas sans valeur. Telle que nous avons été réduits à l'entrevoir, on ne saurait se prononcer. Mais un de nos confrères, qui réunit avec ardeur tout ce qui de près ou de loin se rapporte à Offémont, pourra quelque jour nous mettre à même de l'apprécier.

Je ne puis clore ces notes sans remercier ceux de nos amis auxquels plus particulièrement nous devons l'agrément de cette journée : l'architecte Henri Bernard, qui en a tracé le plan, ni trop chargé ni trop creux, et a été pour nous un guide aussi sobre qu'instruit ; Raymond Chevallier, pour lequel on a depuis longtemps créé le qualificatif d'ingénieur en archéologie, tant il s'entend à guider les travaux des archéologues et à leur assurer vivres et transports ; les châtelains de Vic, qui nous ont si libé-

ralement ouvert les portes de leur musée, et les ecclésiastiques que nous avons trouvés si accueillants sur le seuil de leurs églises.

Le ciel même nous a favorisés ; le tonnerre ne s'est fait entendre que juste assez pour donner cette crainte légère qui fait mieux apprécier le bonheur d'être à l'abri de l'orage.

Baron DE BONNAULT.
